

Elytis
Il est digne

Odysseus Elytis, *Axion Esti*, poème traduit du grec par Xavier Bordes et Robert Longueville, introduction de Xavier Bordes, Gallimard, collection « Du monde entier », 1987, 156pages.

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 29, Number 5 (173), October 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31197ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Issenhuth, J.-P. (1987). Elytis : Il est digne / Odysseus Elytis, *Axion Esti*, poème traduit du grec par Xavier Bordes et Robert Longueville, introduction de Xavier Bordes, Gallimard, collection « Du monde entier », 1987, 156pages. *Liberté*, 29(5), 149–152.

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

Elytis: Il est digne

Odyseus Elytis, Axion Esti, poème traduit du grec par Xavier Bordes et Robert Longueville, introduction de Xavier Bordes, Gallimard, collection «Du monde entier», 1987, 156 pages.

Que faut-il pour qu'un livre devienne une présence et une compagnie? Les hochets ludiques, les hoquets et les rots langagiers, la toux et les éternuements textuels ne peuvent malheureusement remplir ces fonctions, et si *Axion Esti* m'a accompagné quelque temps, c'est que ce livre m'a présenté tout autre chose.

D'Elytis, je ne connaissais que *Marie des Brumes*, publié en 1978 et traduit presque aussitôt. Il a fallu trente-six ans pour qu'*Axion Esti* soit traduit en français, après l'avoir été en douze autres langues. Les mots du titre original, *To Axion Esti*, sont les premiers mots d'un hymne byzantin à la Vierge. Xavier Bordes les traduit par *Loué soit*. La traduction espagnole les rend par *Dignum est*. Transposé d'une façon ou de l'autre, le titre est l'entrée dans une cathédrale construite avec le temps et l'espace grecs. La partie cachée de l'édifice — les traditions, les symboles multiples où il plonge ses racines — est au moins aussi importante que la partie visible, mais pas plus que je ne m'acharnerais à mettre à nu les racines d'un arbre vivant, je ne m'attarderai à creuser sous le livre.

Xavier Bordes le fait dans son introduction de quarante pages, et s'il était sûrement nécessaire que le traducteur le fasse, le lecteur, lui, peut circuler avec le plus grand bonheur dans la cathédrale d'Elytis sans avoir percé tous les secrets de sa conception. Le projet compte d'ailleurs beaucoup moins que le résultat et l'effet, qui doivent dépasser le projet en tous points, sinon l'on entrerait dans une cathédrale de série B ou un bungalow de banlieue, et telle n'est pas du tout mon impression en entrant dans *Axion Esti*.

Le livre est édifice et aussi office, faisant alterner psaumes, leçons, lectures, cantiques. C'est dire que l'inventaire de l'expérience du temps et de l'espace, comme dans les psaumes de David, n'est pas énoncé pour lui-même, n'est pas à lui-même sa fin, mais s'organise en vue d'un but plus haut. La substance de l'hymne n'est pas pour autant évanescence; elle se constitue d'un tourbillon de matière grecque «exprimée», passée au pressoir:

*Je suis pur à présent de bout en bout.
 Du baiser de ma bouche j'ai comblé de joie
 un corps virginal.
 Du souffle de ma bouche j'ai coloré le pelage
 de la mer.
 J'ai distillé en îles toutes mes idées.
 Sur ma conscience, j'ai bien pressé le citron.*

Et le jus de citron, à saveur d'épreuves, de combats et de réjouissances, c'est chaque chose emportée, colorée par la langue de l'hymne, transfigurée par le courant de l'hymne:

*Mon unique souci cette langue,
 avec les premières phrases de l'Hymne!*

Le livre se termine, dans les *Laudes*, par une frénésie de louange stable, fixe, étale comme dans les motets de Bach où la musique se poursuivant, perpétuel écho d'elle-même, semble ne jamais devoir finir. Ici, c'est une litanie de seize pages semées d'images saisissantes, une fugue où entrent les voix innombrables de la Grèce: *les terrasses et les vagues la main dans la main, les navires élancés sur leur semelle noire, près de la cheville mouillée le frirt du lézard, le Livre d'Heures des Jardins, les moinillons aux blancs mentons de la tempête, le pope des nuées qui change d'opinion, un phare qui dévide des siècles de chagrin noir*, et à leur suite tout l'univers, tournoyant dans l'hymne qui révèle son prix. Le *Cantique* de Jorge Guillen s'arrête aux détails, au seringà, à la rose, et il les fixe en mosaïque. Celui d'Elytis les saisit sans les arrêter, dans le tournoiement de l'univers devenu sensible.

Ampleur et intensité ne se conjuguent pas aisément. L'ampleur sans l'intensité tourne à la grandiloquence. Elytis me semble d'abord préservé de ce travers par le ton de l'hymne, qui garde toujours un côté intime et simple, même quand il porte une matière vaste. L'univers ne s'y compose que point par point. Ce sont des particules de réalité, aussi libres que celles de la chambre à bulles, aussi insaisissables mais aussi réelles, qui trouvent leur orientation dans l'hymne. Ce qui permet à Elytis d'éviter la grandiloquence, c'est peut-être aussi, comme le souligne Xavier Bordes, la synthèse des niveaux de langue. Le poète mêle, à la manière de Hopkins, la familiarité triviale au langage de grande culture. J'ajouterais qu'il sait donner de la profondeur aux évocations, qui plongent loin, comme le phare cité plus haut «dévide les siècles». Chaque chose évoquée n'est pas seulement d'ici et maintenant, elle arrive souvent chargée d'autrefois et d'ailleurs. On trouverait dans le livre

bien des images qui s'ouvrent à cette profondeur de temps ou d'espace, par exemple *une ombre qui passe à travers l'épaisseur d'un mur, le phyllodendron de toujours en faction, une maison telle qu'une ancre au fond de l'abîme, les fleurs frêles héritières de l'ondée*. Passé, présent et avenir se fondent (*les décombres de l'avenir*, dit Elytis), chaque instant s'adjoint des auxiliaires pour former un temps composé sans nom, qui est le temps de l'hymne et que le poème conjugue comme un canard nageant traîne le sapin compliqué de son sillage. Il ne faut pas moins d'ancre pour empêcher que l'encre coule à vide en croyant contenir l'univers.